IV. HISTOIRE DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES

Danielle JACQUART et Françoise MICHEAU, *La médecine arabe et l'Occident médiéval.* Paris, Maisonneuve et Larose, 1990 (*Collection Islam-Occident VII*). 271 p.+8 planches d'illustrations.

Pour un arabisant qui, depuis plus de vingt ans, a introduit dans son enseignement l'étude d'ouvrages médicaux arabes, dans leur texte original et leur version latine, c'est une satisfaction, mêlée de fierté, de rendre compte du beau livre que deux de ses élèves, devenues ses collègues, viennent de publier sur la médecine arabe et l'Occident médiéval. Il était temps, en effet, que les arabisants français reprennent la place éminente qui fut naguère la leur dans l'histoire de la médecine, et qui était restée vacante depuis la disparition du docteur Henri Renaud, il y a presque un demi-siècle.

Les auteurs, toutes les deux historiennes, latinistes et arabisantes, étaient bien armées pour écrire en collaboration un ouvrage sur le transfert de la médecine arabe à l'Occident latin médiéval. Se partageant la tâche, F.M. décrit les auteurs et les œuvres arabes, en les replaçant dans leur cadre politique et social, tandis que D. J. étudie les traducteurs et les traductions latines, en s'attachant à mesurer l'influence que ces textes ont eu dans l'enseignement et la pratique de la médecine.

Traitant d'abord de l'émergence de la médecine arabe au IXe siècle, F.M. rappelle l'existence des grands centres scientifiques du Proche-Orient avant la conquête arabe : Alexandrie, où l'enseignement de la médecine était fondé sur l'étude des *Seize Livres* de Galien et des *Douze Livres* d'Hippocrate; Reš'aina, où le médecin jacobite Sergius (m. 536) rapporta d'Alexandrie certains ouvrages médicaux grecs qu'il traduisit en syriaque; Nisibe, où les nestoriens introduisirent ces traductions dans l'enseignement de leur célèbre école, avant de les transporter dans celle de Nīšābūr. Puis elle montre que la conquête arabe n'arrêta pas ce mouvement de traduction des ouvrages médicaux du grec en syriaque, puis en arabe; mais au contraire, que cette entreprise, encouragée par le calife al-Ma'mūn, se poursuivit de la fin du VIIIe au début du XIe siècle, et qu'elle fut essentiellement le fait de savants chrétiens. Beaucoup de ces traducteurs étaient nestoriens, mais tous ne l'étaient pas; certains d'entre eux, comme Yaḥyā ibn al-Biṭrīq, Iṣṭafān ibn Bāsil et Qusṭā ibn Lūqā (cités dans la note (54) p. 43) étaient des melkites. À juste titre, F.M. réserve une place de choix à Yūḥannā ibn Māsawaih (m. 857), qui composa en arabe une quarantaine d'œuvres originales, dont le premier recueil d'aphorismes médicaux, le *Kitāb al-Nawādir al-ṭibbiyya*, et son disciple Ḥunain ibn Isḥāq (m. 873), traducteur d'une centaine de traités de Galien, mais aussi auteur du premier manuel de médecine sous forme de questions-réponses, le *Kitāb al-Masā'il fī l-ṭibb*.

Après ce nécessaire rappel des origines de la médecine arabe, F.M. peut ensuite décrire son apogée, avec les encyclopédies médicales rédigées en Orient, du début du Xe au milieu du XIe siècle. Parmi les nombreux ouvrages de ce genre, elle en analyse trois, qui sont de véritables

BCAI 8 (1992) D. Jacquart et Fr. Micheau: La médecine arabe et l'Occident médiéval, recensé par G. Troupeau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

synthèses du galénisme gréco-arabe : le *Kitāb al-Ḥāwī* d'al-Rāzī, le *Kitāb al-Malakī* d'al-Maǧūsī et le *Qānūn* d'Ibn Sīnā. Un peu plus loin, F.M. traitera encore de l'introduction et du développement de la tradition gréco-arabe en Occident musulman : à Kairouan au Xe siècle, avec les œuvres d'Isḥāq ibn ʿImrān, Isḥāq al-Isrāʾīlī et Ibn al-Ǧazzār; en Espagne du Xe au XIIe siècle, avec les œuvres d'al-Zahrāwī, Ibn Wāfid, Ibn Rušd et Ibn Zuhr.

Une fois présentées et analysées les œuvres médicales arabes qui seront traduites en latin, il était possible à D.J. d'étudier le processus de transmission et d'exploitation de ces œuvres dans l'Occident médiéval.

Après avoir décrit l'état de la médecine occidentale avant le XIe siècle — médecine qui se fondait sur des textes dépourvus de toute pensée médicale théorique —, D. J. retrace l'introduction de la médecine arabe en Occident au XIe siècle. Cette introduction se fit par une première voie, la voie italienne, grâce à la traduction d'une série d'ouvrages, effectuée par un personnage à la biographie assez incertaine : Constantin l'africain (m. vers 1087). Devenu moine à l'abbaye bénédictine du Mont-Cassin, Constantin traduisit plusieurs ouvrages de médecins arabes, dont il ne mentionne pas le nom (à une exception près), car son but étant de retrouver la médecine grecque, les intermédiaires arabes n'avaient pas d'intérêt pour lui. Deux de ces ouvrages, l'*Isagoge* de Iohannitius (= Ḥunain ibn Isḥāq) et le *Pantegni* d'al-Maǧūsī, allaient exercer une influence considérable sur l'enseignement de la médecine. Les traductions de Constantin furent d'abord diffusées et commentées dans la fameuse école de Salerne au XIIe siècle, où leur utilisation ne causa pas de rupture avec les textes anciens, car elles se fondirent à eux, comme le montre D.J. à l'aide d'exemples précis dans le domaine de l'anatomie et de la pharmacopée, avant de conclure que c'est cette première diffusion des traductions constantiniennes qui permit à la médecine occidentale de se constituer en tant que science.

L'autre voie, par laquelle la médecine arabe pénétra en Occident au XIIe siècle, est la voie espagnole, grâce aux traductions effectuées par un chanoine de Tolède : Gérard de Crémone (m. 1187). Traducteur particulièrement fécond, Gérard fit connaître à l'Occident les œuvres les plus originales des médecins arabes : Rhazès (= al-Rāzī), Avicenne (= ibn Sīnā), Abenguefit (= Ibn Wāfid), Alkindi, Albucassis (= al-Zahrāwī). Mais de tous les textes traduits par Gérard de Crémone, c'est le *Canon* d'Avicenne qui eut le plus de succès et, après avoir rappelé l'histoire de son introduction en Occident, D.J. étudie son utilisation par les savants du XIIIe siècle, comme Robert Grosseteste, Roger Bacon et Albert le Grand.

D.J. examine ensuite la destinée de ces traductions d'ouvrages de médecine arabe dans les universités d'Occident qui dispensaient un enseignement médical régulier au XIIIe siècle. Ces universités étaient au nombre de trois : Montpellier, Paris et Bologne, et leurs statuts nous ont conservé la liste des auteurs, grecs et arabes, qui étaient à leur programme. D. J. montre que les auteurs arabes fournirent des manuels d'enseignement et donnèrent lieu à des controverses qui contribuèrent à la formation d'une pensée occidentale, dont le représentant le plus original est Arnaud de Villeneuve (m. 1314), arabisant et traducteur admiratif de Rhazès mais détracteur d'Avicenne et surtout d'Averroès. Les XIVe et XVe siècles virent la création d'universités nouvelles et l'essor de celle de Padoue à partir de 1350. Mais à la différence des maîtres des XIIe et XIIIe siècles, ceux de cette époque, comme le Parisien Jacques Despars

BCAI 8 (1992) D. Jacquart et Fr. Micheau: La médecine arabe et l'Occident médiéval, recensé par G. Troupeau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

(m. 1458), ne commentaient plus l'*Isagoge* auquel ils préféraient le *Canon* d'Avicenne. Et c'est de Padoue que partit l'initiative de révision de la traduction latine du *Canon* que réalisera Andrea Alpago.

Mais les traductions des œuvres médicales arabes n'étaient pas toutes destinées à l'enseignement dans les universités, et beaucoup d'entre elles concernaient la pratique quotidienne de la médecine. D. J. constate, en effet, que les dernières traductions du XIIIe siècle traitant en majorité de la pratique, comme le *Continens* et le *De Secretis medicine* de Rhazès et le *Theisir* d'Avenzoar, ou la pharmacopée, comme le *Tacuinum sanitatis* d'Ibn Buṭlān, le *Livre des médecines simples* du pseudo-Sérapion, le *Servitor* d'Albucasis et les *Grabadin* du pseudo-Mésué. Tous ces recueils servaient de guides au praticien pour la prescription d'un traitement et la confection des médicaments par l'apothicaire.

Dans un dernier chapitre, F.M. s'interroge avec pertinence sur les raisons pour lesquelles les œuvres arabes de quelques grands médecins orientaux ont été ignorées des traducteurs latins. Elle estime que certaines de ces ignorances s'expliquent par la chronologie, parce que les auteurs de ces œuvres, comme Ibn al-Baiṭār, Ibn al-Nafīs et ʿAbd al-Laṭīf al-Baġdādī, sont postérieurs au XIe siècle, époque à laquelle le mouvement de traduction des auteurs orientaux s'arrêta; mais que d'autres ignorances ne peuvent s'expliquer que par la géographie, car les auteurs, comme ʿAlī ibn Sahl al-Ṭabarī et al-Bīrūnī, sont bien antérieurs au XIe siècle. À propos d'al-Ṭabarī, je ne suis pas sûr qu'il ait été chrétien nestorien avant de se convertir à l'islam (p. 263), car al-Qifṭī, dans la notice qu'il consacre à son père, Rabbān (*Ta'rīḫ al-ḥukamā'*, éd. Lippert, p. 187), précise bien qu'il était un savant juif éminent, ce que vient confirmer d'ailleurs une variante de la préface du *Firdaws al-ḥikma* (éd. Ṣiddiqī, p. 1), où ʿAlī ibn Sahl lui-même dit que son père possédait « habileté et capacité en hébreu, philosophie et médecine ». Enfin, F.M. examine avec beaucoup de circonspection la question d'une influence possible des hôpitaux islamiques sur les institutions charitables occidentales au Moyen Âge.

En conclusion, les auteurs estiment que le transfert de la médecine arabe à l'Occident médiéval fut un transfert partiel et sélectif, supposant un choix qui ne fut pas inspiré par des considérations religieuses. Ce que les traducteurs latins du Moyen Âge recherchaient, c'était le galénisme qu'ils trouvèrent clarifié et enrichi dans les sommes des grands médecins arabes. Et ce sont ces textes qui ont aidé la médecine occidentale à se constituer aux XIIe et XIIIe siècles.

Pour terminer ce trop long compte rendu, je dirai que cette magistrale étude marque une étape importante dans l'histoire des sciences, et quand on la compare à l'ouvrage d'Aldo Mieli sur la science arabe et son rôle dans l'évolution scientifique mondiale (1re éd., 1938), on mesure mieux le chemin parcouru et les progrès accomplis grâce à nos deux auteurs.

Gérard TROUPEAU
(E.P.H.E., Paris)

BCAI 8 (1992) D. Jacquart et Fr. Micheau: La médecine arabe et l'Occident médiéval, recensé par G. Troupeau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

IBN AL-QUFF, *Ǧāmiʿ al-ġaraḍ fi ḥifẓ al-ṣiḥḥa wa dafʿ al-maraḍ*, édité par Sami K. Hamarneh. Amman, Université Jordanienne, 1989. 24×17 cm, 673 p. + 31 p. d'introduction en anglais.

On doit à l'auteur, historien de la médecine arabe, plusieurs études sur ce domaine et tout particulièrement un catalogue général des manuscrits médicaux de certains fonds arabes (*Index of the Manuscripts on Medicine, Pharmacy and Allied Sciences in the Ẓāhirīyya Library*, Damas, 1969; *Index of Arabic Manuscripts on Medicine and Pharmacy at the National Library of Cairo*, Le Caire, 1967), ainsi qu'une première étude sur le chirurgien Ibn al-Quff (*The Physician, Therapist and Surgeon : Ibn al-Quff*, Le Caire, 1974). Dans le présent ouvrage S. Hamarneh s'est à nouveau penché sur Ibn al-Quff — médecin du VIIe/XIIIe s. (630/1233-686/1286), originaire de la ville de Kérak, au sud-ouest de la Jordanie actuelle — avec le projet d'éditer une de ses œuvres les plus importantes : le *Ǧāmiʿ al-ġaraḍ fī ḥifz al-ṣiḥḥa wa dafʿ al-maraḍ* (*Traité d'hygiène et de thérapeutique*).

Le livre comporte trois parties : 1° une longue introduction (p. 9-95) sur l'hygiène dans la médecine gréco-arabe, la biographie d'Ibn al-Quff et ses œuvres; 2° l'édition du texte du *Ǧāmiʿ al-ġaraḍ* (p. 97-461); 3° les index des noms propres et titres d'ouvrages; un index des termes médicaux et pharmacologiques; une bibliographie générale (p. 467-656). L'étude s'achève par un index général (p. 657-673).

L'introduction générale, qui n'apporte rien de bien nouveau, a pour objet, d'une part, de situer la place de l'hygiène dans la médecine ancienne jusqu'au temps d'Ibn al-Quff et, d'autre part, de présenter ce médecin dans le contexte médical qu'il connut au Bilād al-Šām (formation, exercice de l'art médical, production scientifique, etc...).

Dans un propos liminaire (p. 9-17) l'auteur, s'inspirant d'une biographie d'Ibn al-Quff donnée par Quṭb al-Dīn al-Yūnīnī dans son : *Ḏayl ʿalā mirʾāt al-zamān*, tente de déterminer la personnalité de ce médecin et les qualités de son ouvrage majeur, objet de la présente publication. Or, les conclusions auxquelles aboutit S. Hamarneh relèvent beaucoup trop d'une perception apologétique et ne tiennent en aucune manière compte des clichés récurrents qui émaillent les notices biographiques et ne sont que le reflet d'une vision idéalisée du savant, conçue par les biographes. Ainsi des remarques telles que « Ibn al-Quff était le modèle parfait du savant, du médecin vertueux dont la renommée était grande » inspirées par des formules du type « *Ibn al-Quff al-Karakī kāna ḥakīm fāḍil bāriʿ fi l-ṣināʿa al-ṭibbiyya* » sont peu révélatrices d'une réalité car, dans leur grande majorité, les notices biographiques de médecins comportent ce genre de notations. On doit donc les traiter avec beaucoup de prudence.

Outre le fait que l'auteur ne manifeste pas une attitude de critique historique affirmée, il estime que le *Ǧāmiʿ al-ġaraḍ* est original par son contenu et par l'élégance de son style (p. 17). Or, les traités d'hygiène antérieurs sont nombreux, ne serait-ce que le *Taqwīm al-ṣiḥḥa* d'Ibn Buṭlān qui est sûrement aussi original, encore que le concept « d'originalité » soit à prendre avec précaution pour la période médiévale. Quant à la beauté du style, il ne nous semble pas que les médecins arabes, qu'il s'agisse d'Ibn al-Quff ou d'autres, aient brillé de ce point de vue par rapport aux grands *udabāʾ* car là n'était pas leur objectif. Il vaudrait mieux relever la grande technicité de la langue de ces médecins qui est une constante remarquable.

BCAI 8 (1992) D. Jacquart et Fr. Micheau: La médecine arabe et l'Occident médiéval, recensé par G. Troupeau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net